

Archéologie, politique et révisionnisme

Une « première nation » européenne en Amérique ?

Patrick Plumet

Laboratoire d'archéologie, Département des sciences de la terre et de l'atmosphère, Université du Québec à Montréal

LES QUESTIONS DE L'ORIGINE et du moment du premier peuplement de l'Amérique furent posées dès la découverte de ce nouveau continent. Si les affinités évidentes des Amérindiens avec les Asiatiques mongoloïdes furent reconnues par le jésuite d'Acosta dès le XVI^e siècle, maintes sources de peuplement différentes ou complémentaires, transatlantiques aussi bien que transpacifiques, furent proposées et continuent de l'être. Les Hébreux, les Phéniciens et les Égyptiens, un peu tombés en désuétude aujourd'hui, eurent leurs heures de gloire parmi les pionniers hypothétiques du Nouveau Monde. Les Celtes et les Vikings, particulièrement appréciés en Amérique du Nord, restent des candidats périodiquement réactualisés par de prétendues découvertes archéologiques (voir par exemple Davies 1979 et Fell 1989). La préhistoire de l'Europe fournit également des immigrants potentiels, mais moins nombreux et surtout moins enthousiasmants pour le grand public. Bref, en 1990, les publications proposant ou discutant diverses hypothèses de peuplement transocéanique de l'Amérique constituaient une bibliographie de deux gros volumes publiés par les Mormons¹. Quant à l'établissement scientifique, il semblait depuis quelques décennies s'accorder majoritairement, mais non unanimement, sur l'origine asiatique mongoloïde des premiers occupants de l'Amérique. Par contre, l'itinéraire, la date d'arrivée et le nombre des groupes fondateurs continuent de diviser profondément les préhistoriens. Même en se limitant aux théories « sérieuses », rationnellement construites à partir de données archéologiques et objectivement discutées, il est toujours fort difficile pour le profane de s'y retrouver. En effet, les considérations scientifiques s'y mêlent fréquemment d'arrière-pensées, voire de motivations plus ou moins inconscientes relevant en partie de la psychologie collective, de l'idéologie ou de la politique.

DE NOUVELLES DONNÉES

POUR UN TRÈS VIEUX DÉBAT ?

Or depuis peu, alors que les discussions académiques semblent toujours empêtrées dans l'exégèse des dates et dans la construction de modèles théoriques du peuplement compatibles avec celles-ci et avec le parti pris des préhistoriens (voir par exemple Fiedel 1999), des chercheurs appartenant à des institutions respectées jettent le trouble dans les esprits. Des données apparemment nouvelles pourraient renverser les idées actuellement établies sur le premier peuplement de l'Amérique. Des observations technologiques redonneraient quelque vraisemblance à des hypothèses qui semblaient depuis longtemps discréditées. Mais surtout, en dépit de leur caractère très hypothétique et préliminaire, les idées proposées par ces préhistoriens ont des implications sociologiques et politiques considérables qui éclatent déjà sur Internet avant même d'avoir été exposées dans des revues spécialisées. C'est là un phénomène nouveau et intéressant à analyser, mais difficile à cerner car son expression électronique le rend très fluctuant. Dans cet essai, je me propose d'examiner d'abord les nouvelles données et les hypothèses auxquelles elles peuvent conduire en évaluant leur contexte et leurs implications d'un point de vue strictement scientifique, aussi neutre que possible. Ensuite, en dépit de la quasi-absence de publication dans des revues spécialisées, j'essayerai de comprendre la démarche des chercheurs, le contexte sociopolitique dans lequel sont présentées, discutées et exploitées idéologiquement ces données et leurs premières interprétations. Enfin je risquerai quelques réflexions sur l'exploitation extra-scientifique et particulièrement idéologique qui se développe depuis quelque temps à partir de ces « scoops » officieux de la préhistoire. Je ne pourrai cependant pas éviter de commencer par un résumé schématique des différentes positions concernant le premier peuplement de l'Amérique.

L'ÉTAT DES CONNAISSANCES

Si les préhistoriens, aidés des anthropologues, des généticiens et des linguistes, s'accordent majoritairement sur l'origine ou les origines asiatiques mongoloïdes de tous les Amérindiens et des Esquimaux, ils se divisent sur la date et le chemin de leur arrivée. Le mur des 12 000 ans reste inviolable pour nombre d'entre eux, qui considèrent toute date antérieure comme erronée ou non associée de façon certaine à des témoins archéologiques. Même de sérieux spécialistes chevronnés de la Beringie, comme l'archéologue Frederick Hadleigh West et le géologue David M. Hopkins, en arrivaient récemment à la conclusion que l'Amérique ne pouvait guère avoir été peuplée avant 12 ka (Hopkins 1996 : xix², West 1996 ; voir aussi la critique détaillée de Plumet et Pitul'ko 1998). Quant aux témoins archéologiques proposés comme antérieurs à 12 ka (ka ou kiloannées = mille ans), ils sont estimés soit douteux, soit mal datés et dans bien des cas cette suspicion s'est avérée justifiée. Cette date limite de 12 ka, d'ailleurs de plus en plus élastique et essentiellement défendue au nord de la frontière mexico-états-unienne, s'appuie traditionnellement sur deux considérations principales : le regroupement, à partir de 12 ka, d'un très grand nombre de datations ¹⁴C associées à des industries bien identifiées et l'existence jusque vers 12-10 ka d'un passage terrestre entre la Sibérie et l'Alaska, prolongé par un couloir interglaciaire dont l'ouverture, due à la régression des inlandsis, n'aurait eu lieu que vers 12 ka. Aujourd'hui, pourtant, l'existence de ce couloir, la possibilité pour l'homme d'y subvenir à ses besoins sur plus de 1200 km de longueur et la date de son ouverture éventuelle font toujours l'objet de discussions, tant les données géomorphologiques le concernant sont contradictoires³. De plus, les nombreuses recherches archéologiques effectuées à l'emplacement supposé de ce couloir ne confirment toujours pas que le premier peuplement de l'Amérique soit passé par là. Aucune date n'y est antérieure à 10,7 ka (grotte de Charlie Lake en Colombie-Britannique, par exemple) et les sites anciens y sont rares.

L'idée que le premier peuplement serait passé par la côte du Pacifique est l'hypothèse de recharge la plus sérieuse, que maints éléments nouveaux viennent renforcer. Malheureusement, les dates actuellement disponibles n'y sont pas plus anciennes que dans l'hypothétique couloir interglaciaire. Toutefois, il y a 10 ka et plus, le niveau marin était beaucoup plus bas et les vestiges laissés par les premiers arrivants peuvent se trouver maintenant jusqu'à plus de 100 m sous la mer. Les preuves sont donc difficiles à recueillir ! L'archéologie ne permet pas d'attester pour le moment qu'un passage par la côte eut lieu avant 12 ka (voir par exemple Grondin 1998, Carlson et Bona 1996).

Le Paléoindien, et sa première phase le Clovisien, considérée par les défenseurs du mur des 12 000 ans – c'est-à-dire d'une chronologie courte – comme le premier témoignage certain d'une présence humaine en Amérique, se manifeste brusquement et abondamment après 12 ka au sud de l'emplacement des inlandsis nord-américains. Il est encore honnêtement impossible d'en suivre une hypothétique progression depuis l'Alaska ou la Sibérie orientale. Bien au contraire, les dates et la distribution des vestiges semblent plutôt indiquer une remontée du sud vers le nord, à la suite à la fonte des glaciers. Cependant, quelques découvertes récentes au nord de l'Alaska (le site Mesa) et au sud de la Sibérie orientale (le site Kheta près de Magadan) laissent entrevoir la possibilité de relations anciennes, mais postérieures à 12 ka, entre ces régions et l'aire paléoindienne méridionale. Très isolées, ces découvertes archéologiques ne permettent pas encore de construire un modèle général d'un

courant de peuplement venu du Nord-Ouest. Enfin, il est important de noter que le Paléoindien, caractérisé par différents types de belles pointes bifaciales foliacées, se retrouve d'un bout à l'autre des Amériques sans qu'il soit possible de distinguer clairement une progression du nord vers le sud. Bien au contraire, de plus en plus de dates sont légèrement plus anciennes en Amérique du Sud.

Les tenants d'une chronologie longue s'appuient sur les contradictions exposées ci-dessus et sur les dates plus anciennes, même rejetées *a priori* par leurs adversaires, pour proposer l'existence en Amérique d'un peuplement antérieur à 12 ka. Il serait peu visible au regard de l'archéologie, d'une part en raison d'un très petit nombre d'individus porteurs d'industries peu différenciées d'un point de vue technologique, d'autre part à cause de l'épaisseur des sédiments qui les recouvriraient à la suite des bouleversements du paysage dus à la dernière glaciation, puis des conséquences directes et indirectes de la fonte des glaciers. Enfin leur existence aurait été éclipsée par la surabondance des témoins postérieurs, plus visibles et plus spectaculaires. Dans cette perspective d'une chronologie longue, l'Asie orientale étant occupée par l'homme sans doute depuis 1,8 MA (millions d'années), il y eut, théoriquement, bien des périodes favorables pour que celui-ci arrive jusqu'en Amérique. En réalité, la plupart des vestiges qui ont mérité d'être pris en considération sont postérieurs à 50 ka. La perpétuation, jusqu'à des périodes récentes en Asie, d'industries très frustres, constituées essentiellement d'éclats et de galets aménagés, parallèlement à des industries très évoluées à base de lames et de microlames, permet de supposer que ces industries frustres pourraient avoir accompagné des flux de populations antérieurs à 12 ka. Il faut noter également que les industries à beaux bifaces foliacés, comme celles d'Europe ou celles du Paléoindien, ne sont pas une caractéristique du Paléolithique supérieur d'Asie orientale. Enfin, les Mongoloïdes, apparus en Asie orientale en même temps que les industries les plus évoluées du Paléolithique supérieur, ne sont clairement reconnaissables dans une grande partie de l'Asie qu'après 35 ka. Des populations plus anciennes, non-mongoloïdes, auraient donc pu arriver en Amérique avant 12 ka (voir l'état de ces problèmes dans Plumet 1994b).

LES ARRIÈRE-PLANS IDÉOLOGIQUES

ET POLITIQUES DU DÉBAT

Au XIX^e siècle, après que la préhistoire eut révélé en Europe l'existence de stades « primitifs » insoupçonnés d'une humanité « antédiluvienne », des rapprochements se firent naturellement entre la culture matérielle et le mode de vie de cette dernière et ce qui avait été observé chez les « sauvages » du Nouveau Monde. Diverses hypothèses furent proposées sur l'origine possible de certaines cultures amérindiennes et des Esquimaux⁴ dans le Paléolithique supérieur d'Europe occidentale ou le Mésolithique du nord-ouest de l'Europe. À partir des hypothèses émises par les préhistoriens européens Édouard Lartet et Boyd Dawkins, le Magdalénien, en particulier, dernière culture préhistorique de l'Europe glaciaire (>10 ka), fut sérieusement considéré comme la source de l'Esquimau : les chasseurs de rennes magdaléniens seraient remontés vers le nord à mesure que les glaciers régressaient et que le climat se réchauffait, arrivant jusqu'au Groenland, puis se répandant dans tout l'Arctique américain (voir Clermont 1978). La traversée de la banquise atlantique par des populations préhistoriques de l'Europe à la fin du dernier Glaciaire fut également envisagée en prenant comme arguments des ressemblances formelles dans la culture matérielle ou dans certaines

représentations artistiques des cultures amérindiennes du Nord-Est américain surtout et des cultures préhistoriques d'Europe occidentale. Le dernier débat sérieux autour de telles hypothèses, limité à des considérations scientifiques, est celui qui accompagna l'article d'Emerson Greenman publié dans *Current Anthropology* (1963, voir aussi Greenman 1960). Les discussions qui suivent l'article de 1963 firent bien ressortir que des ressemblances apparentes entre diverses cultures éloignées dans le temps et dans l'espace ne permettent pas d'établir qu'il exista des relations entre elles. Ce genre de raisonnement par analogie sembla alors définitivement dépassé d'un point de vue méthodologique, et le petit livre posthume d'Annette Laming-Emperaire (1980) sur le problème des origines américaines en explique clairement les raisons.

Déjà, l'exposé de ces théories reflétait un certain eurocentrisme qui marque d'ailleurs encore la préhistoire, discipline née en Europe et restée longtemps occidentale. Mais parallèlement aux discussions purement scientifiques, diverses considérations raciales mêlèrent par exemple l'origine de la race blanche supérieure à l'émergence de Cro-Magnon en Europe, ou conduisirent à imaginer l'Atlantide dans les mers nordiques et la culture de Thulé, culture ancestrale des Esquimaux définie par Mathiassen en 1923 comme l'héritière de celle des Atlantes, qui auraient été les ancêtres des Aryens ! Le Groenland fut même considéré un moment par quelques Européens fanatiques comme le pays d'origine des Indo-Européens... (voir par exemple Poisson 1953 et Bessmertny 1935). D'ailleurs, est-ce un hasard aujourd'hui si, en même temps que se développe la mondialisation politique, économique et culturelle, une révision en cours de la préhistoire tend à inverser cet eurocentrisme ? L'Europe, qui était représentée comme le centre de diffusion des cultures paléolithiques, apparaît aujourd'hui comme une péninsule tardivement occupée par rapport à l'Afrique et à l'Asie et soumise, dès que l'homme s'y manifeste, à des courants d'influences civilisatrices venus d'autres continents, en particulier de l'Asie (voir par exemple Otte 1996 et Djindjian, Koslowski et Otte 1999). En Amérique, les Euroaméricains se sont sentis confortés dans leur bon droit en se représentant les « sauvages » du Nouveau Monde, « paresseux et insouciants », comme dépourvus de tout passé lointain, donc de véritables droits ancestraux sur le territoire selon les conceptions européennes, car les objets qui auraient pu témoigner d'un tel passé se distinguaient mal de ceux qu'ils utilisaient encore aux premiers temps de la colonisation. Au XIX^e siècle, ils apparaissent comme l'illustration d'un stade préhistorique de l'humanité depuis longtemps dépassé en Europe. N'étaient-ils pas incapables de faire fructifier la terre que le dieu de la Bible confia pourtant à l'homme pour qu'il la travaille à la sueur de son front⁵ ? Ces idées, encore fortement ancrées dans la culture nord-américaine, expliquent en partie la résistance, parfois irrationnelle, des Euroaméricains à reconnaître l'ancienneté des Amérindiens. Les préhistoriens n'échappent pas à ce conditionnement de l'inconscient collectif et il est largement reconnu en Amérique du Nord que la défense acharnée par certains d'entre eux du mur des 12 000 ans relève en partie d'un comportement culturel très profond. Dans cette perspective, les progrès récents de la reconnaissance des droits des Amérindiens et des Esquimaux, qui s'appuie largement, d'ailleurs, sur le développement de la préhistoire et de l'ethnologie en Amérique, ne peuvent que s'opposer à une partie des droits que s'étaient arrogés les Euroaméricains. C'est justement cette évolution qui a conduit, en Amérique du Nord, à définir juridiquement le statut de « Premières Nations », assorti de certains

droits, dont celui de s'opposer à ce que les archéologues prélevent et étudient sans le consentement de ces Premières Nations les restes humains préhistoriques. En effet, selon la théorie dominante, ces restes sont obligatoirement ceux des ancêtres directs des Amérindiens ou des Esquimaux, c'est-à-dire des Mongoloïdes arrivés d'Asie il y a tout au plus 12 000 ans.

Il est amusant de le souligner, bien des Amérindiens ne sont pas satisfaits, pour des raisons culturelles comparables à celles des Euroaméricains, à l'idée que l'Amérique ait été peuplée, même il y a 12 000 ans, par des ancêtres venus d'Asie. Les droits qu'ils revendentiquent s'appuient de préférence sur une tradition orale attestant pour eux qu'ils sont les occupants « de tout temps », c'est-à-dire depuis « leur » création du monde, de l'Amérique. L'idée qu'ils proviendraient d'un flux de peuplement parmi d'autres, venus d'Asie ou d'Europe, ne les différencie plus suffisamment des Euroaméricains, si ce n'est par une ancienneté relativement plus grande. Or la valeur juridique du temps a aussi un fondement culturel. Un ouvrage révisionniste récent, écrit par un Amérindien, défend cette thèse en affirmant que l'arrivée d'un premier peuplement de l'Amérique par la région beringienne n'est qu'une invention politique destinée à priver les Amérindiens de leur droit de propriété sur le continent (Deloria 1995). Malgré tout, les droits acquis par les Premières Nations sont fondés sur l'idée, dominante parmi les préhistoriens, que les Amérindiens contemporains sont tous, en dépit de divers métissages avec les Euroaméricains et leurs esclaves, les descendants en ligne directe des premiers occupants mongoloïdes de l'Amérique venus d'Asie par l'isthme beringien ou en traversant le détroit de Béring. Or, toute cette belle construction et ses retombées juridiques risquent de s'effondrer face à de nouvelles hypothèses.

NOUVELLES DONNÉES, NOUVELLES HYPOTHÈSES

L'Homme de Kennewick⁶

La découverte fortuite en juillet 1996 de l'Homme de Kennewick dans un parc naturel sur un territoire fédéral de l'État de Washington, au nord-ouest des États-Unis, a eu un certain retentissement dans la grande presse américaine et internationale. Si elle fournit depuis lors la matière à divers sites Web et à des forums, elle a eu beaucoup moins d'échos jusqu'à maintenant dans les revues scientifiques spécialisées. Deux faits expliquent cette médiatisation. D'une part, d'après l'anthropologue James Chatters, chargé par la police d'un premier examen⁷, et d'après le professeur Catherine J. MacMillan de la Central Washington University, consultée par Chatters, l'Homme de Kennewick ne serait pas mongoloïde mais présenterait des caractères en grande partie caucasiens. Un fragment d'os immédiatement prélevé a donné diverses dates ¹⁴C confirmées par de nouvelles datations récentes, qui situent la mort de l'individu vers 8-9 ka. Le squelette, presque complet et en bon état, serait celui d'un homme dans la quarantaine qui aurait subi divers traumatismes : sept côtes fracturées et un os du bassin perforé par une pointe de type Cascade, bien répertoriée par les archéologues et utilisée dans la région entre 9 ka et 4,5 ka. Mais ces traumatismes, antérieurs à la mort de l'individu, ne seraient pas la cause directe de celle-ci. L'os s'était même reformé autour de la pointe qui se trouva incrustée dedans. D'autre part, en s'appuyant sur les règlements du NAGPRA (Native American Grave Protection and Repatriation Act), découlant des droits reconnus aux Premières Nations, cinq nations amérindiennes de la région ont obtenu rapidement que le squelette soit soustrait aux

archéologues en vue d'être réinhumé, puisqu'il s'agirait d'un de leurs ancêtres (voir plus haut). Un mois après sa découverte et après un préavis de deux heures, le squelette fut placé sous scellés, sur l'ordre d'un juge, à la grande frustration, vite transformée en colère, des archéologues qui veulent l'étudier, mais aussi des Amérindiens qui veulent le réinhumer. Une analyse génétique, portant sur l'ADN qui pourrait être conservé dans un fragment du squelette, aurait été entreprise, mais aurait dû cesser sur l'injonction du US Army Corps of Engineers, dont il se trouve que dépend légalement le sort de l'Homme de Kennewick⁸. Cette analyse, pourtant, aurait peut-être permis de clarifier le débat. Depuis, nul n'a le droit d'examiner ou de photographier le squelette⁹. Un groupe de huit scientifiques a donc entamé une procédure juridique devant la Cour du District fédéral à Portland, dans l'Oregon, à l'encontre du US Army Corps of Engineers, afin d'obtenir le droit d'étudier complètement ces restes humains. Finalement, en mars 2000, à la suite de diverses recommandations du juge, l'autorisation semble avoir été accordée de procéder à des études intensives, en particulier génétiques, du squelette, mais selon un protocole et avec des contraintes de temps bien définies. On trouvera les attendus du jugement et le point de vue du gouvernement à ce sujet à l'adresse Internet suivante : www.cr.nps.gov/aad/kennewick. Le cas, à juste titre, mérite de faire jurisprudence¹⁰. Il en a été débattu, sous la supervision de Robson Bonnichsen, à un important colloque qui s'est tenu du 28 au 31 octobre 1999 à Santa Fé, au Nouveau-Mexique : « Clovis and Beyond Conference ».

Si l'Homme de Kennewick n'est pas mongoloïde et vivait en Amérique il y a plus de 8 ou 9 ka, il ne peut être l'ancêtre direct des Amérindiens ni le résultat d'un métissage avec des colons européens. Les archéologues revendiquent donc le droit, avant que des restes humains préhistoriques ne soient définitivement soustraits à leurs analyses sous prétexte qu'ils relèvent des ancêtres des Premières Nations, de rechercher et d'établir si possible leur appartenance ethnique. S'il apparaissait que ces restes ne relèvent pas d'un groupe ethnique occupant traditionnellement le territoire, la loi devrait autoriser sans restriction sa mise à la disposition des scientifiques. Tout cela paraît logique et met en évidence l'absurdité de fonder une loi sur des théories archéologiques.

Essayons sereinement d'évaluer la portée scientifique de cette découverte. D'une part, l'Homme de Kennewick n'a encore fait l'objet que d'une étude sommaire très préliminaire. Il est donc difficile d'apprécier la signification anthropologique des caractères « caucasiens » qui lui sont attribués. Les mongoloïdes, comme les autres, présentent une certaine variabilité morphologique laissant la place à des individus atypiques, ou qui peuvent présenter des traits régressifs, en dehors de tout métissage (voir l'article de Swelund et Anderson 1999). S'il est essentiel de pouvoir l'étudier en détail, ne serait-ce que pour tenter de vérifier l'hypothèse caucasienne ou non-mongoloïde, il ne serait pas sérieux de bâtir toute une théorie à partir d'un cas unique. Cependant il n'est pas le seul dans les Amériques à présenter de tels caractères, et les débats autour de l'Homme de Kennewick incitent déjà à entreprendre l'inventaire d'une dizaine de cas analogues, comme celui de la femme de Gordon Creek ou de l'Homme de Spirit Cave par exemple, jusque-là négligés parce qu'isolés et non conformes à la théorie dominante (voir *Newsweek*, 26 avril 1999). Rappelons aussi que l'étude, effectuée hors de tout contexte idéologique, de squelettes païjaniens hyperdolichocéphales du Pérou, vieux de plus de 10 ka, a également conduit à l'identification de traits apparemment non mongoloïdes (les Mongoloïdes étant brachycéphales) « possédant quelques

caractères communs aux peuples australiens, mélanésiens et ainous » (Chauchat 1992 : 363-64 ; voir aussi Plumet 1994a). La publication, en français par des chercheurs européens et sud-américains, est passée inaperçue en Amérique du Nord.

Même si, jusqu'à maintenant, aucune date associée à des restes humains n'est antérieure à 12 ka en Amérique, l'hypothèse d'un flux de peuplement pré-mongoloïde non seulement ne doit pas être écartée, mais mérite assurément d'être examinée à l'échelle du continent. Si elle se vérifiait, elle pourrait résoudre bien des contradictions des modèles reposant sur une chronologie courte. Au moins deux gisements, dont les dates antérieures à 12 ka sont parmi les plus solidement établies, trouveraient leur place dans un modèle reposant sur une chronologie longue. Tout d'abord Monte Verde, au Chili, fouillé par l'États-unien Dillehay (1989, 1997), dont les dates et la stratigraphie viennent de se voir accorder le *Nihil obstat* par les plus exigeants défenseurs de bonne foi du mur des 12 000 ans (Meltzer *et al.* 1997, voir aussi Adovasio et Pedler 1997), alors que Pedra Furada, où une équipe franco-brésilienne avait obtenu des dates s'étalant jusqu'à 40 ka, n'avait pas trouvé grâce à leurs yeux, ni à ceux de Dillehay et d'Adovasio d'ailleurs (Meltzer, Adovasio et Dillehay 1994 ; voir aussi la réponse de Guidon *et al.* 1996). Ensuite, dans le sud-ouest de la Pennsylvanie, le célèbre abri de Meadowcroft, fouillé par Adovasio et son équipe qui, depuis plus de vingt ans, répondent inlassablement à toutes les critiques des partisans d'une chronologie courte. Une pointe lancéolée bifaciale de la couche inférieure du niveau IIa (\pm 13,2 ka – 19,6 ka) associée à un outillage sur lames annoncerait les pointes paléindiennes de type Plainview. Par ailleurs, certaines données paléolinguistiques et génétiques s'accorderaient aussi avec une chronologie longue (voir par exemple Nichols 1990, Akazawa et Szathmary 1996). Enfin, les résultats d'une large étude morphométrique de milliers de crânes amérindiens et asiatiques, récemment communiqués à Washington dans un séminaire de l'Association américaine pour l'avancement des sciences (18 février 2000), montreraient que de nombreux groupes d'Amérindiens, en particulier du sud des États-Unis, du Mexique et du Pérou, descendant des premiers arrivants en Amérique, n'auraient aucun lien évident avec des populations asiatiques. En aucun cas, toutefois, la présence de traits non-mongoloïdes préhistoriques et la confirmation qu'il y aurait eu un flux de peuplement antérieur au Clovisien en Amérique ne suffiraient pour établir que ce peuplement serait d'origine européenne¹¹.

Les Solutréens en Amérique¹²

Dennis Stanford, attaché à la prestigieuse Smithsonian Institution, s'intéresse depuis longtemps – et avec des publications qui font autorité – au premier peuplement de l'Amérique (Stanford 1982, 1983, Stanford et Day 1992). Or, avec d'autres archéologues, il vient de médiatiser dans la grande presse, dans la nouvelle revue de grande vulgarisation *Discovering Archaeology* (janv./févr. 2000), par le Web et dans quelques rencontres scientifiques, dont le colloque de Santa Fé, l'hypothèse que l'origine des belles pointes bifaciales lancéolées du Clovisien se trouverait dans le Solutréen. Cette formation du Paléolithique supérieur européen est célèbre pour ses magnifiques bifaces foliacés que certains préhistoriens considèrent comme de véritables œuvres d'art. Le Solutréen est connu uniquement dans le sud-ouest de la péninsule européenne, depuis le Massif central jusqu'à l'Espagne, entre 22 ka et 18 ka alors que le Clovisien, jusqu'à maintenant, ne se manifeste en principe que pendant

un laps de temps très réduit, soit de 11,5 à 10,9 ka selon la radiochronologie, et seulement en Amérique du Nord et dans une partie de l'Amérique centrale. Or, le site Gauld, au Texas, fouillé depuis 1991 par Michael B. Collins, chercheur à l'université du Texas à Austin, est apparu comme l'un des plus riches gisements clovisiens des États-Unis. Il a livré au cours des dernières années non seulement des nucléus laminaires, inhabituels au Paléolithique, mais aussi un burin, objet caractéristique du Paléolithique supérieur européen, et des plaquettes gravées, également peu fréquentes au Paléolithique. Collins prétend avoir identifié dix-huit similarités entre le Clovisien et le Solutréen ou d'autres formations du Paléolithique supérieur européen (*Mammoth Trumpet* 14(4), 1999 : 8). Des expériences de taille effectuées par le technologue Bruce Bradley dans le cadre d'analyses technologiques des pointes clovisiennes et des bifaces solutréens montreraient des similitudes de détail dans les techniques complexes de taille mises en œuvre, techniques trop perfectionnées, selon Bradldey et Stanford, pour avoir été inventées deux fois. Le pas de l'Atlantique est donc franchi en suggérant que les Clovisiens pourraient être les descendants d'une migration solutréenne qui se serait rendue d'Espagne en Amérique du Nord en longeant la banquise à la fin du dernier Pléistocène. Il ne s'agirait pas d'une véritable première vague de peuplement importante, mais plutôt de quelques immigrants qui auraient apporté leur technologie à une population pré-clovisienne déjà établie. La calibration de certaines dates solutréennes permettrait de réduire l'écart entre la fin du Solutréen et le début du Clovisien. Par ailleurs, une date de ± 17 ka, récemment obtenue dans un site de Virginie et associée à des pointes à base concave ainsi qu'à des nucléus laminaires et à des lames de « style solutréen », repousserait peut-être l'origine du Clovisien (Dennis Stanford, comm. pers. par courriel, 24 janv. 00).

Cet apparent recyclage des idées discréditées de Greenman (voir plus haut) est assez étonnant de la part de chercheurs qui, semble-t-il, n'ont plus besoin de remettre en question les théories de leurs aînés pour établir leur carrière. Examinons aussi objectivement que possible leur raisonnement. Comme je l'ai déjà mentionné, il est établi depuis longtemps que la mise en évidence d'éléments analogues dans deux systèmes culturels ne suffit pas à établir qu'il a existé un lien entre eux, tel que migration ou diffusion. Maintes convergences de comportement, par exemple, peuvent s'expliquer par les contraintes de l'environnement ou plus simplement encore par des éléments fondamentaux communs à la structure psychique de l'humanité moderne. Pour que des analogies ou des ressemblances puissent s'expliquer par un processus de diffusion ou de migration préhistoriques, il est nécessaire de réunir un faisceau convergent d'indices archéologiques indépendants les uns des autres : témoins matériels du déplacement de populations, ensemble d'éléments culturels indépendants qui se retrouvent dans deux cultures archéologiques soupçonnées d'avoir été en relation l'une avec l'autre, mais pas dans d'autres, etc. Or, pour le moment, si l'on voulait tenter de vérifier par l'archéologie l'hypothèse d'une migration solutréenne vers l'Amérique, il faudrait, par exemple, fouiller le fond de l'Atlantique, ce qui est sans espoir de résultat. Une taille bifaciale de grande qualité existe ailleurs qu'en Amérique du Nord et dans le sud-ouest de l'Europe. C'est donc, pour le moment, un genre d'hypothèse séduisante, facile à énoncer, mais tout aussi difficile à étayer qu'à réfuter tant la preuve qu'un événement ne s'est pas produit est quasiment impossible à établir scientifiquement. Bien qu'elle n'ait pas encore été exposée dans

des revues spécialisées, elle a déjà suscité quelques critiques publiées dans *Current Research in the Pleistocene* (Sellet 1998). Il reste à se demander ce qui peut inciter un chercheur sérieux à s'engager dans un tel jeu avant même d'avoir confronté ses hypothèses et son raisonnement aux critiques de ses collègues. J'y reviendrai¹³.

Une occupation préhistorique de l'Islande ?

Le troisième fait nouveau s'inscrit dans un contexte idéologique et médiatique complètement différent, voire inverse des précédents. Pourtant il pourrait être exploité dans un sens comparable et c'est ce que redoute l'archéologue, pourtant sollicité dans ce sens, qui en est à l'origine. En 1996 l'archéologue états-unien Kevin Smith, rattaché au musée d'anthropologie de Buffalo, fouillait avec son équipe une très ancienne ferme d'époque viking à Hals, à l'ouest de l'Islande¹⁴. Jusqu'alors, aucun objet préhistorique n'avait été trouvé dans cette île, qui pourtant aurait offert une étape naturelle dans le cas d'une migration solutréenne ou magdalénienne entre l'Europe et l'Amérique. Les plus anciens indices d'occupation humaine témoignaient jusque-là des moines irlandais, qui venaient en retraite dans ses grottes à la fin du premier millénaire de notre ère, avant que les Vikings ne colonisent l'île lors de leur progression jusqu'en Amérique. Or, Smith eut la surprise de trouver un minuscule mais indiscutables nucléus sur éclat en jaspe rouge, portant les cicatrices du débitage par pression de six microlames (Plumet 1999c). Il aurait pu immédiatement se constituer un capital de notoriété en médiatisant qu'il avait découvert un bon indice d'une migration préhistorique allant d'Europe vers l'Arctique ou l'Amérique¹⁵. Il se trouve que sa démarche est intéressante parce qu'elle est un bon exemple d'un souci d'objectivité et de prudence scientifique qui contraste avec ce que je viens de relater au sujet de l'Homme de Kennewick et de l'hypothèse d'une migration solutréenne en Amérique. De plus, elle témoigne d'une modestie qu'il serait agréable de trouver plus souvent chez les scientifiques. Jusqu'à maintenant, Smith a communiqué sa découverte surtout dans des colloques spécialisés et de façon officieuse à des collègues pour en discuter avec eux. Il hésite encore à la publier dès maintenant dans une revue spécialisée à la fois par prudence scientifique et afin qu'elle ne soit pas immédiatement récupérée dans un sens comparable aux deux cas cités précédemment (K. Smith, diverses comm. pers. par courriel, 1999 et 2000). Par contre il se livre à un méticuleux et peu spectaculaire travail de vérification de toutes les hypothèses envisageables, dont j'ai pu longuement discuter avec lui par courriel. L'hypothèse d'une farce fut la première envisagée et rejetée après enquête sérieuse. Le débitage microlaminier par pression est une technique très complexe qui a demandé une quinzaine d'années d'expérimentation avant d'être comprise et reproduite par des spécialistes de la technologie lithique. Aucun membre de l'équipe n'aurait été capable de la mettre en œuvre. Smith a entrepris de rechercher les sources de jaspe en Scandinavie, où le débitage microlaminier existe depuis le Mésolithique, ainsi qu'au Groenland, au Labrador, à Terre-Neuve et jusqu'en Alaska où les micronucléus débités par pression apparaissent avant 12 ka dans le Paléoarctique, puis se retrouvent jusqu'à la fin du Dorsétien dans le Paléoesquimau oriental. Il dispose actuellement du résultat des analyses effectuées sur les jaspes d'Islande ainsi que de l'Arctique et du Subarctique oriental.

Les analyses pétrographiques incitent à croire que la source de matière première serait islandaise. Le jaspe d'un affleurement proche du site où fut trouvé le nucléus semble le plus

proche de celui dans lequel il fut taillé. Il existe différentes techniques de préparation et de débitage des nucléus microlaminaires, chacune tendant à caractériser, mais pas de façon absolue, une formation archéologique ou une tradition technique particulière. L'analyse technologique du nucléus islandais inciterait à rapprocher celui-ci des nucléus du Paléoarctique américain, qui se manifeste jusque vers 8 ka en Alaska seulement. Dans ce cas, il faudrait envisager l'hypothèse qu'au moins un petit groupe porteur de la technologie microlaminare paléoarctique, dont l'origine lointaine est en Asie, serait arrivé jusque dans l'Arctique oriental, c'est-à-dire au Groenland et même en Islande, au plus tard vers 8 ka. Cela implique un passage au nord de l'inlandsis laurentidien en cours de régression avancée, ce qui bouleverse les idées sur le premier peuplement de l'Arctique oriental par les porteurs de la tradition microlithique de l'Arctique, à partir de 4,5 ou 5 ka (voir Plumet 1996). Un élément indépendant pourrait appuyer cette hypothèse : selon le géologue islandais Olafur Ingolfsson, qui étudie les transgressions marines du début de l'Holocène en Islande, le site dont provient le nucléus, aujourd'hui à 50 km du rivage, se trouvait sur la rive d'une baie propice à l'établissement d'un habitat côtier entre 10 et 9 ka. Par contre, dès 8 ka, sans doute en raison d'un rapide relèvement isostatique, la mer s'était retirée plus loin qu'aujourd'hui (Smith, courriel du 13 mars 2000). Toutefois, la technologie lithique présente aussi une certaine variabilité, et l'hypothèse que cet unique nucléus soit paléoesquimaux ne peut être exclue. Il est possible qu'un ou plusieurs Dorsétiens, par exemple, aient été amenés par les courants ou par le mauvais temps jusqu'en Islande depuis le sud du Groenland. La recherche de matière première pour tailler des outils aurait été l'un des premiers soucis des naufragés, qui auraient ainsi trouvé l'affleurement de jaspe. Mais qu'allaient faire des Dorsétiens aussi loin à l'intérieur des terres ? Les recherches qui doivent se poursuivre au cours des prochaines années apporteront peut-être quelques éclaircissements avant que l'interprétation de cette découverte n'échappe à Kevin Smith.

IMPLICATIONS IDÉOLOGIQUES ET POLITIQUES

Il est intéressant d'observer les réactions qui se manifestent officieusement, lors de conversations privées, mais aussi par le réseau Internet, après la médiatisation de la découverte de l'Homme de Kennewick et de l'hypothèse de l'origine solutréenne du Clovisien. Tout d'abord, le mur des 12 000 ans semble perdre soudain sa raison d'être dans la mesure où des Européens, ou même seulement des non-Mongoloides seraient arrivés les premiers en Amérique. Meadowcroft, Monte Verde et tous les indices tant décriés d'une présence pré-clovisienne, qui semblaient accentuer l'ancienneté de l'occupation amérindienne, donc les droits des Premières Nations, méritent soudain d'être pris en considération. Les articles à caractère scientifique abordant la question ne vont pas tarder à suivre la série de textes de vulgarisation, très orientée en faveur de la chronologie longue, publiés dans la nouvelle revue populaire *Discovering Archaeology* (févr./mars 00)¹⁶. Les défenseurs professionnels du mur des 12 000 ans sont tenus à plus de prudence par écrit qu'oralement. Mais déjà le terme *Paleo-American* commence à remplacer celui de *Paleo-Indian* (voir *Mammoth Trumpet* par exemple). Une certaine rumeur en ce sens prend de l'ampleur. C'est sur Internet qu'il faut en guetter les échos.

En effet, si les Mongoloides, dont descendaient tous les Amérindiens, ne sont pas les premiers occupants de l'Amérique, le fondement scientifique du concept de « Premières Nations » ne s'en trouve-t-il pas fragilisé ? Et les traités, les lois et les

règlements qui en découlent ? La vraie nature de l'Homme de Kennewick peut devenir une affaire d'État et il est compréhensible que les gouvernements n'aient pas plus envie que les Amérindiens de reprendre sur de nouvelles bases des négociations qui furent longues et pénibles, au risque de détruire une nouvelle fois la hache de guerre. Dans la mesure où les traités et les règlements actuels préservent dans la pratique l'essentiel des intérêts économiques euroaméricains en échange de quelques droits et concessions satisfaisant l'amour-propre des Amérindiens, qu'importent les théories de la préhistoire qui les fondent ? L'économie peut fonctionner sans que l'on connaisse la vraie nature de l'Homme de Kennewick et mieux vaut l'ignorer que de provoquer les Amérindiens en remettant en question des ententes durement acquises. L'avenir de l'économie prime sur le passé de l'Amérique¹⁷.

Mais pour les archéologues, l'épée de Damoclès d'une obstruction légale de la part des Amérindiens à toute étude scientifique de restes humains préhistoriques est intolérable. Comment réagirait la communauté internationale si des règlements européens interdisaient l'étude des squelettes du Paléolithique supérieur sous prétexte que ce sont ceux des ancêtres des occupants actuels de l'Europe ? Ne semble-t-il pas tout à fait normal de fouiller des nécropoles médiévales ! En vertu du NAGPRA, le principe du « rapatriement » (*repatriation*) des squelettes préhistoriques recueillis autrefois par les archéologues et entreposés dans les musées ne s'applique pas sans rencontrer les réticences de certains archéologues, du moins de ceux dont les recherches ne sont pas soumises au bon vouloir des Amérindiens, et des conservateurs de musées. Mais il ne serait pas politiquement correct ni habile aujourd'hui de souligner la faiblesse du fondement scientifique de ce principe et les inconvénients que son application représente pour la recherche en préhistoire. Par ailleurs, il faut reconnaître que ce principe permet de réparer un peu les affronts infligés à certaines communautés amérindiennes ou esquimaudes par le comportement plus que désinvolte des anthropologues d'antan. Ceux-ci ne tenaient généralement aucun compte de la signification des vestiges du passé pour les occupants du territoire. C'était un peu comme si, aujourd'hui, des archéologues d'un pays lointain venaient fouiller le cimetière d'un village de Nouvelle-Angleterre établi depuis le XVIII^e siècle et emportaient les squelettes pour leur musée sans demander l'autorisation de la communauté ni tenir compte de ses sentiments¹⁸. La question est donc fort délicate et les discussions de fond à son sujet risquent d'être faussées au départ en raison de la mauvaise conscience qui s'est éveillée chez de nombreux intellectuels et anthropologues d'Amérique du Nord vis-à-vis des Premières Nations. Mais cette mauvaise conscience est-elle partagée par la majorité de la population, plus sensible aux réalités économiques qu'aux subtilités de l'anthropologie ?

Il n'est donc pas très étonnant, mais plus inquiétant, de lire sur le Web l'exploitation idéologique « politiquement incorrecte » que l'extrême droite nord-américaine commence à faire de ces spéculations archéologiques. Elle est peut-être l'une des conséquences d'un débat faussé ainsi qu'une réaction à l'excès de pression officielle vers une pensée « politiquement correcte ». Elle n'en reste pas moins l'expression d'une composante puissante et ancienne de la société américaine, qui n'est pas absente des autres sociétés. Ainsi peut-on lire que si les Blancs sont arrivés en premier sur le continent américain, conformément aux propositions de Stanford et de ses collègues, les Amérindiens n'ont plus de droits à réclamer. De plus, il faut que cesse l'entreprise de culpabilisation de la société blanche et que la

vérité historique soit enfin rétablie : l'Homme de Kennewick (par ses traumatismes et l'armature de projectile plantée dans son pelvis) prouve que ce sont les Amérindiens, à partir de 12 ka, qui se livrèrent à un génocide contre les Européens arrivés avant eux, et non l'inverse¹⁹. Voilà donc le débat qui dévie vers une récupération politique et idéologique que ne souhaitaient pas ceux qui l'ont lancé. Les défenseurs de l'Homme de Kennewick et de l'hypothèse solutréenne auraient-ils ouvert une boîte de Pandore ? Seraient-ils des naïfs ?

À LA RECHERCHE DES VÉRITABLES ENJEUX

Certes, il ne m'est pas donné de connaître les intentions profondes de ceux qui médiatisent l'Homme de Kennewick et l'hypothèse des Solutréens en Amérique. Accordons-leur la présomption d'innocence : ce ne sont pas des fantasmes racistes et « aryennistes » qu'ils voulaient alimenter. Mais à qui profite le « crime » ?

L'amorce de débat, provoqué par la possibilité que l'Homme de Kennewick ne soit pas mongoloïde et par l'hypothèse solutréenne, risque de faire tomber le mur psychologique des 12 000 ans en supprimant les motivations profondes et plus ou moins inconscientes d'une partie de ses défenseurs. Celles-ci apparaîtront du même coup évidentes. Comme je l'ai souligné ailleurs (Plumet 1994b), ce mur psychologique des 12 000 ans est propre à l'Amérique du Nord et disparaît en grande partie au sud de la frontière mexico-états-unienne (voir aussi un bon exposé de la question dans Lavallée 1995). Gageons que la seule possibilité qu'un peuplement pré-clovien de l'Amérique ne soit pas mongoloïde va permettre de débloquer les débats et d'examiner les données archéologiques avec plus de sérénité²⁰. La médiatisation de l'hypothèse solutréenne serait-elle une ruse, un piège tendu aux défenseurs du mur des 12 000 ans ? On pardonnerait alors volontiers à leurs auteurs la faiblesse de leurs arguments scientifiques. Mais ce n'est sans doute pas si simple.

L'alliance de l'Homme de Kennewick avec les Solutréens d'Amérique permet aussi d'engager une offensive de contournement du front constitué par les gouvernements et les Amérindiens face à la recherche archéologique. Objectivement, toute hypothèse scientifique mérite d'être examinée. Dans un pays où le respect de la liberté individuelle est l'un des fondements de la constitution, il serait inconcevable qu'un gouvernement fasse obstruction à la vérification d'une hypothèse scientifique, même si celle-ci risque de remettre en question le bien-fondé anthropologique d'une loi, d'un traité ou d'un règlement. Refuser aux anthropologues les moyens d'étudier à fond l'Homme de Kennewick risquerait par ailleurs de donner des armes à l'extrême droite, sans doute plus violente potentiellement que les Amérindiens. L'opinion nord-américaine, déjà si sensible à l'idée que les Vikings ont précédé en Amérique le latin Christophe Colomb, supporterait-elle que l'on ne puisse vérifier l'antériorité éventuelle sur leur continent, par rapport aux Amérindiens mongoloides, d'une population caucasienne ? Si elle était vérifiée, une telle antériorité, plus encore qu'un peuplement de l'Amérique avant 12 ka, aurait une répercussion mondiale. N'est-ce pas là un autre piège habilement tendu par les archéologues révisionnistes ? Une ruse « de Sioux » évitant d'affronter directement l'hypocrisie de la correction politique en sapant les bases de celle-ci ?

EN CONCLUSION : UN FAUX DÉBAT

MAIS UN VRAI PROBLÈME ?

Nul ne peut nier qu'il y a problème. Mais le problème est-il celui de l'origine, ou même des origines diverses, du premier

peuplement de l'Amérique ? Et si la théorie dominante devenait celle d'un premier peuplement non mongoloïde de l'Amérique antérieur à 12 ka ? Faudrait-il remettre en question les droits reconnus récemment aux Amérindiens et aux Esquimaux ? Et s'il apparaît que les premiers occupants pré-amérindiens de l'Amérique étaient génétiquement très proches des Aînous, ce qui ne serait pas invraisemblable, ou des Africains si jamais les Solutréens avaient une origine africaine, faudrait-il alors reconnaître à ceux-ci des droits sur le territoire américain ?

En 1979, dans *RAQ*, je m'étais exercé à une première réflexion sur les fausses relations qui s'établissaient entre l'archéologie et la politique, réflexion qui s'est ensuite développée dans d'autres articles (Plumet 1981, 1984, 1986). Je proposais une définition du « bien archéologique » (trace, objet, structure) fondée sur le critère de sa « désactivation » dans les systèmes culturels dont il est issu. Cette définition, avec quelques aménagements, pourrait s'étendre aux restes humains dont le souvenir et l'image de ceux dont ils témoignent ne sont plus vivants. Mais ce n'est qu'un aspect secondaire du problème. L'essentiel de celui-ci est que l'archéologie ne peut justifier un droit. L'utiliser dans ce sens est abuser d'elle et de ceux dont on veut fonder le droit. La vision du passé qu'offre l'archéologie est une reconstruction déjà bien fragile et toujours susceptible d'être remise en question même lorsqu'elle se prétend objective et scientifique. D'ailleurs, par nature, toute construction scientifique, même dans les sciences dites « pures » ou « exactes », est vouée à une remise en question. Cette relativité qu'elle se reconnaît distingue la science de la religion, surtout des religions monotheïstes, absolutistes par nature. Toutefois, même ces religions, qui contrebalaient par leur puissance d'inertie le dynamisme aventureux des représentations de l'esprit humain, évoluent lentement derrière les systèmes culturels qui les produisent. Or, la religion s'appuie toujours sur une représentation du passé, plus précisément sur une reconstruction mythique, c'est-à-dire chargée de sens, de celui-ci, pour fonder les valeurs d'une société et justifier son existence et son devenir. On sait à combien de guerres, de massacres, de persécutions et de génocides n'ont pas fini de conduire, depuis 2000 ans, ces représentations absolutistes du passé²¹. Peut-on accepter que les représentations de la science soient confondues avec elles, parfois inconsciemment et de bonne foi, souvent malhonnêtement et délibérément, et utilisées pour justifier une politique ou une idéologie ?

Deux exemples illustrent fort bien le faux témoignage qui est demandé à l'archéologie. Les Israéliens comme les Palestiniens s'appuient sur elle pour témoigner que leur histoire justifie leurs droits au même territoire. Si l'on ne peut nier que la représentation qu'ils ont chacun de leur passé est un puissant moteur de leur lutte, c'est en réalité la force du terrorisme, la pression d'intérêts politiques et économiques fondés sur la conjoncture du moment et le désir de construire l'avenir qui ont permis la création de l'État d'Israël au détriment des Palestiniens et préparent maintenant la reconnaissance d'un État palestinien au prix de quelques renoncements des Israéliens. En Amérique du Nord, si certains droits assez peu contraignants pour l'État ont été reconnus aux Amérindiens et aux Esquimaux, n'est-ce pas également dû en partie à la menace et parfois à la pratique d'une certaine violence de leur part ? Cette dernière, il est vrai, se développa moins qu'en d'autres pays en semblables circonstances, sans doute grâce à l'heureuse prise de conscience que l'expression violente des frustrations des autochtones constituait un risque pour l'exploitation économique de leur territoire. Le processus mondial de décolonisation dans lequel s'étaient engagés, par

raison ou de force, les États européens, tout comme le réveil des revendications ethniques à l'intérieur même des États-nations, créait également un mouvement d'entraînement. Dans une moindre mesure, l'action de certains anthropologues a contribué à ouvrir les esprits. Ces derniers, en revalorisant l'image des « sauvages », en leur restituant une profondeur historique et une complexité culturelle, en rappelant qu'ils furent les victimes objectives d'un rapport de force imposé par les derniers arrivants sur le continent, en réussissant à culpabiliser une petite partie de l'opinion publique américaine, ont aidé à rendre les circonstances plus favorables. Ils ont surtout permis de revêtir de beaux principes des accords fondés sur le réalisme politique et économique et la construction de l'avenir.

Il serait donc temps que les archéologues replacent clairement dans l'opinion publique les limites des représentations du passé établies à partir de leur discipline. Nous devons refuser sans équivoque les faux débats et les faux témoignages sollicités de notre discipline. Après avoir clairement défini le bien archéologique, il serait alors plus facile de justifier qu'il soit dans tous les cas mis à la disposition des spécialistes du passé en tant qu'élément d'un patrimoine commun à l'humanité et non exclusif d'une tribu, d'une ethnie ou d'une nation. L'étude de l'Homme de Kennewick ne risquerait plus de porter atteinte aux droits des Amérindiens, le recours aux Solutréens ne serait plus nécessaire pour tromper l'attention des défenseurs du mur des 12 000 ans, qui lui-même ne protégerait plus rien, la découverte d'un nucléus paléoarctique ou paléoesquimau en Islande pourrait être publiée sans la crainte d'être récupérée pour de faux témoignages. Si un peuple sans passé est un peuple sans avenir, une société qui a confiance dans sa représentation de l'avenir a-t-elle besoin de justifier celui-ci par une reconstruction de son passé ? Qu'en auraient dit les premiers colons européens d'Amérique du Nord²² ?

Notes

1. Limposante bibliographie réunie par John Sorenson et Martin Raish (1990) pour les Mormons donne, en effet, une idée de l'importance de ces autres théories alternatives. Les Mormons défendent toujours l'idée que les Amérindiens sont les descendants d'une des tribus perdues d'Israël.
2. Dans le recueil de Hopkins *et al.* 1982, la possibilité d'un peuplement bien antérieur à 12 ka avait été envisagée, mais en 1996 Hopkins écrit : « La plupart des preuves fournies ici en 1982 sont aujourd'hui discreditées. Quant à moi, il semble maintenant très clair que la préhistoire humaine en Béringie n'a pas commencé il y a 20 000 ans, mais plus près d'il y a 12 000 ans, comme le déclarait d'ailleurs West en 1981. » Ni Hopkins ni West ne passent pour des défenseurs passionnels du mur des 12 000 ans.
3. Les titres des publications sur ce couloir interglaciaire ont été réunis dans une bibliographie annotée : Beaudoin 1989.
4. Pour des raisons de simplicité et au risque de ne pas être politiquement correct, j'utilise ici le terme « Esquimau » pour désigner aussi bien les Inuits, les Yuits, les Yupiks et autres populations de l'Arctique traditionnellement désignées comme esquimaudes, que les populations préhistoriques dont témoignent les formations du Néoesquimau et du Paléoesquimau.
5. Les malentendus entre nouveaux arrivants d'Europe et Amérindiens sur les droits à la terre sont bien exposés par Norbert Rouland 1978 [2981].
6. Son histoire est relatée dans le journal régional *Tri-City Herald* (nov. 1998) des villes de Pasco, Richland et Kennewick, toutes les trois sur la Columbia. Voir le site Web de ce journal : www.tri-cityherald.com. Voir aussi dans *Québec-Science*, Grondin 1998, et dans la nouvelle revue populaire d'archéologie *Discovering Archaeology* (janvier/février 2000), publiée par *Scientific American*, le court article de James Chatters : « A First-American Saga ». On peut le consulter par Internet sur le site de la revue. Enfin, par les principaux moteurs de recherche, la requête *KENNEWICK MAN* permet d'accéder à plusieurs dizaines de pages décrivant en détail la découverte et le conflit, expliquant ou discutant ce cas et permettant de suivre le procès en cours. Mais il ne faut rien prendre pour argent comptant et plutôt essayer de discerner les intérêts en jeux, l'idéologie ou les préjugés sous-jacents. En raison de l'abondance de l'information disponible, je ne présenterai ici qu'un résumé des éléments qui me paraissent essentiels.
7. Ce sont les vagues provoquées par une course d'hydroglisseurs sur la Columbia, près de Kennewick, qui ont fait apparaître une partie du squelette en érodant le sable de la rive. Les recherches menées peu après dans les mêmes sédiments permirent de récupérer presque toutes les autres parties, mais certaines furent volées dans le laboratoire avant la confiscation du squelette. En raison de la bonne conservation des os et de la présence de quelques objets modernes dans le sable, l'idée vint d'abord qu'il s'agissait des restes d'un colon. L'armature de projectile plantée dans la hanche, dont il sera question plus loin, suggéra d'abord qu'il avait été tué par un Indien. L'expertise d'un anthropologue fut immédiatement requise par le shérif. Voir *Archaeology, Special Report*, 10 janvier 2000, que l'on peut gratuitement télécharger depuis le site www.archaeology.org. Il arrive relativement souvent que des ossements humains soient recueillis sur les bords érodés de la Columbia.
8. Les ingénieurs du *Us Army Corps of Engineers* ont les mêmes fonctions que les ingénieurs civils des Eaux et Forêts au Québec ou en France.
9. Pendant le mois où il fut possible de commencer l'étude du squelette, un moulage du crâne fut effectué. Il servit de départ à la reconstitution de l'aspect physique extérieur de l'Homme de Kennewick, tel qu'on peut le voir dans les pages Web ou le journal *Tri City Herald*.
10. Les chercheurs qui ont intenté ce procès sont Robson Bonnichsen, directeur du Centre pour l'étude des premiers Américains à l'université d'État de l'Oregon, C. Loring Brace (Musée d'anthropologie de l'université du Michigan), Dennis J. Stanford (Smithsonian Institution, Washington D.C.), Richard Jantz, Douglas Owsley, George W. Gill (université du Wyoming), C. Vance Haynes (université de l'Arizona) et D. Gentry Steele de l'université du Texas A & M.
11. Il faudrait plutôt en rechercher l'origine dans une branche de l'humanité moderne antérieure aux mongoloides, dont ces derniers se sont peut-être différenciés il y a plus de 35 ka, et dont descendaient les premiers occupants *sapiens* de l'Indonésie, de l'Australie et même du Japon. Les Aïnous de l'île Hokkaido, auxquels sont attribués des traits caucasiens, représenteraient les descendants de ces derniers. Les résultats des recherches de Loring Brace n'ont pas encore été discutés. Consulter le site : www.newsweek.com/articles/2000/2/BRACE.UMI.html.
12. Voir *Newsweek*, 26 avril 1999, les pages consacrées à Dennis Stanford sur le site Web de la Smithsonian Institution (www.mnh.si.edu/arctic/dennis_stanford.html), la discussion entre Tony Baker et Bruce Bradley (www.ele.net/art_folsom/preclvis.html), *Mammoth Trumpet*, 14(4), 1999, et 15(1), 2000. Les moteurs de recherche (PRE-CLOVIS) conduisent vers divers autres sites sur le même sujet et sans doute à des forums que je n'ai pas explorés.
13. Pour « l'anthropologie naïve », l'idée que des hommes préhistoriques aient pu progresser le long de la banquise atlantique sur plus de 6000 km peut paraître plausible. N'est-ce pas ainsi que l'imaginaire populaire se représente les Esquimaux ? Mais comme l'a montré avec autant d'humour que de rigueur Wiktor Stoczkowski (1994) dans son étude de ce type d'anthropologie, la « plausibilité » d'un scénario peut lui garantir un succès social, mais ne nous renseigne pas sur sa valeur en tant que

- reflet de la réalité empirique. Serait-ce un succès social que rechercheraient les inventeurs du scénario solutréen pour contrer celui du scénario dominant ? Dans les sciences du passé, nombre d'explications parfaitement plausibles ne reposent sur aucun fait empirique.
14. D'après Kevin Smith (comm. pers. par courriel, 24 janv. 00), le nucléus dont il va être question se trouvait dans une unité stratigraphique d'époque viking associée à la production de fer et de charbon de bois. Il pourrait soit avoir été déplacé depuis un niveau local inférieur par les activités liées à cette production, soit avoir été trouvé dans les parages et rapporté comme curiosité dans le site par les occupants vikings.
15. Cette analyse du comportement et des intentions de Kevin Smith dans cette affaire n'engage que moi, même si je la déduis de réflexions de l'intéressé à l'occasion d'échanges de courriel, avant même que j'aie eu l'idée de préparer cet article. Il ne faut donc pas y voir une prétention de Smith à se démarquer de certains collègues. Annoncer dans la grande presse et même, si possible, dans les revues spécialisées une découverte ou un fait nouveau non vérifié, qui remettait en question les connaissances établies, fait partie de la culture anglo-saxonne. Cette tendance à la spéculation médiatique, ouvertement encouragée par le milieu, se développe comme une forme de promotion, surtout au début d'une carrière, en raison de la forte compétition entre chercheurs. Le plus souvent ces annonces tapageuses sont suivies d'un démenti discret qui passe inaperçu et ne nuit guère à la notoriété acquise par leurs auteurs. Il s'ensuit un encombrement et un parasitage de la communication scientifique. Cette façon de régler son œdipe scientifique en se faisant connaître commence à se propager avec la mondialisation, mais s'oppose aux tendances culturelles profondes de l'Europe latine par exemple. Dans cette Europe, le jeune chercheur, s'il ne veut pas voir sa carrière étouffée, doit plutôt faire évoluer progressivement et avec un prudent respect les théories dominantes établies par ses maîtres qui, parfois, ne se gênent pas pour s'approprier ses idées si celles-ci sont trop originales. Ces différences ont été étudiées récemment dans un numéro de la revue *Antiquity* : Audouze 1999, Coudart 1999, Olivier 1999, Scarre 1999.
16. Cette nouvelle revue avait sans doute besoin de présenter des idées neuves et séduisantes pour se faire connaître. C'était en même temps une bonne occasion pour les adversaires du mur des 12 000 ans d'accrocher enfin le grand public à leurs théories en faisant éclater le vieux débat. Les hypothèses, toujours bien fragiles, concernant un peuplement pré-clovisien de l'Amérique provenant de diverses origines, sont un peu trop présentées comme de nouvelles évidences. Les articles, très généraux, mais clairs et concis, ne donnent aucune référence. Ils constituent une bonne introduction, quoique partielle, à la chronologie longue. Il n'en reste pas moins inhabituel qu'une hypothèse aussi à l'écart des théories dominantes que celle de Stanford et Bradley soit d'abord présentée au grand public avant d'avoir été rodée et discutée dans des revues spécialisées. Le côté impressionniste et scientifiquement fragile de l'exposé, que perçoit immédiatement le spécialiste, est sans doute ce qui séduira le lecteur profane. D'ailleurs la revue, par un excès de zèle démocratique, semble-t-il, incite dans chaque article le lecteur à voter pour l'itinéraire du premier peuplement qu'il préfère : *VOTE ! How did human enter the New World ?* Cette plaisanterie ne risque-t-elle pas de donner au public l'impression que les théories scientifiques sont affaire de jeu et d'humeur plutôt que de raisonnement ? Mais après tout... pourquoi un archéologue ne pourrait-il pas jouer avec ses hypothèses ?
17. L'importance que le *US Army Corps of Engineers* attache au maintien de la paix et peut-être à ce que la véritable origine de l'Homme de Kennewick ne soit pas établie est sans doute illustrée par l'anecdote suivante : lors de la mise sous scellés, il apparut que quelques os manquaient. Le shérif de Kennewick, qui était responsable de la restitution des ossements, aurait été soumis au détecteur de mensonge pour vérifier si vraiment il n'était pas au courant du sort des os manquants.
18. Divers articles et monographies traitent de cette question, mais surtout d'un point de vue descriptif, pour relater un cas de rapatriement réussi en soulignant les difficultés administratives surmontées, ou pour rendre compte de l'évolution positive de la collaboration entre archéologues et Premières Nations. Les questions de fond sont rarement abordées. Voir par exemple : Nicholas et Andrews 1997 et le compte rendu de Plumet dans RAQ (1999b) ; voir aussi Bray et Killion 1994 qui illustre un cas de rapatriement en Alaska, Hart Hansen 1997 pour un cas analogue au Groenland, Csonka 1998 pour la Tchoukotka, Plumet 1999c qui est une première réflexion à partir de l'Homme de Kennewick, et, pour une approche plus générale, l'ouvrage de Kohl (1998).
19. Les pages Web qui exprimaient ces opinions en janvier 2000 semblent avoir été retirées fin février. On peut en trouver d'autres en effectuant une recherche par exemple avec les termes *WHITE ARYAN AMERICA* et à l'adresse <http://members.aol.com/taukki/whitebone.html>. Elles vont et viennent sur le Réseau.
20. Quelques exemples de l'aspect passionnel de ces débats se trouvent dans Gruhn et Bryan 1991, Dillehay et Collins 1991 : 333-341 et la réponse de Lynch 1991.
21. Les mythes donnent un sens à l'existence en répondant à la question « Pourquoi ? », alors que la science répond à la question « Comment ? » laissant à chacun le soin de donner un sens aux processus qu'elle explique. Les atrocités ne sont certes pas l'exclusivité des religions monothéistes, mais celles-ci ont contribué à les fonder idéologiquement. Le communisme, dans une certaine mesure prolongement laïque et athée de l'absolutisme monothéiste, en a perpétué et perfectionné les pratiques au nom de la libération de l'homme (voir la documentation accablante réunie par Courtois *et al.* 1997 et l'analyse historique de la mythologie communiste proposée par Furet 1995). Les États communistes, tout comme les États fascistes, ont aussi mis l'archéologie au service d'une politique dont le principal moteur est la démagogie totale, étrangère aux religions, héritée de la Révolution française et subtilement perfectionnée par eux. Les démocraties modernes ont malheureusement conservé en partie cet héritage, dans lequel est inscrit l'instrumentation idéologique de l'histoire, donc de l'archéologie (voir le pamphlet décrypté de Roucaute 1999, consacré aux démagogues depuis l'Antiquité).
22. La représentation du passé a joué un rôle important dans l'imaginaire des premiers colons européens de l'Amérique du Nord. Ceux de Nouvelle-Angleterre, protestants, voulaient retrouver la Terre Promise et créer une société juste sur le modèle biblique, par opposition aux sociétés qu'ils fuyaient en quittant l'Europe. C'est en ce sens que le mythe est un élément moteur important du comportement collectif. Mais cette représentation du passé n'a pas servi à justifier la fondation des colonies et l'avenir qui leur était imaginé au détriment des Amérindiens. Voir à ce sujet la passionnante étude reposant sur les textes du XVIII^e siècle de Marienstras 1976.

Ouvrages cités

- ADOVASIO, James M., et D. R. PEDLER, 1997 : « Monte Verde and the antiquity of humankind in the Americas ». *Antiquity* 71(273) : 573-580.
- AKAZAWA, Takeru, et Emoke J. E. SZATHMARY, 1996 : *Prehistoric Mongoloid Dispersals*. Oxford, Oxford University Press.
- AUDOUZE, Françoise, 1999 : « New advances in French prehistory ». *Antiquity* 73(279) : 167-175.
- BEAUDOIN, Alwynne B., 1989 : *Annotated Bibliography: Late Quaternary Studies in Alberta's Western Corridor 1950-1988*. Edmonton, Alberta Culture and Multiculturalism Historical Resources Division, coll. Archaeological Survey of Alberta Manuscript Series 15.
- BESSMERTNY, Alexandre, 1935 : *L'Atlantide : Exposé des hypothèses relatives à l'éénigme de l'Atlantide*. Paris, Payot.
- BRAY, Tamara L., et Thomas W. KILLION, 1994 : *Reckoning with the Dead: The Larsen Bay Repatriation and the Smithsonian Institution*. Washington, London, Smithsonian Institution Press.

- CARLSON, Roy L., et L. BONA, 1996 : *Early Human Occupation in British Columbia*. Vancouver, University of British Columbia Press.
- CHAUCHAT, Claude, 1992 : *Préhistoire de la côte nord du Pérou : Le Paijanien de Cupisnique*. Bordeaux, CNRS, Cahiers du Quaternaire 18.
- CLERMONT, Norman, 1978 : « Un chapitre marginal dans l'histoire de l'anthropologie : l'origine européenne des Inuit ». *Études/Inuit/Studies* 2(2) : 49-59.
- COLLINS, Michael B., et Tom D. DILLEHAY, 1991 : « Monte Verde, Chile: a comment on Lynch ». *American Antiquity* 56(2) : 333-341.
- COUDART, Anick, 1999 : « Is post-processualism bound to happen everywhere? The French case ». *Antiquity* 73(279) : 161-167.
- COURTOIS, Stéphane, et al., 1997 : *Le livre noir du communisme : Crimes, terreur, répression*. Paris, Robert Laffont.
- CSONKA, Yvon, 1998 : « Les enjeux de la restitution des objets ethnographiques : Die Absicht, ethnographische Objekte zu restituierten ». *Tsantsa, Revue de la Société suisse d'ethnologie* 3 : 67-70.
- DAVIES, Nigel, 1979 : *Voyagers to the New World: facts or fantasy?* London, MacMillan.
- DELORIA, Vine, 1995 : *Red Earth, White Lies: Native Americans and the myth of scientific facts*. New York, Scribner.
- DILLEHAY, Tom D., 1989 : *Monte Verde: A Late Pleistocene Settlement in Chile I: Paleoenvironment and site context*. Washington, Smithsonian Institution Press.
- , 1997 *Monte Verde: A Late Pleistocene Settlement in Chile 2: The archaeological context*. Washington, Smithsonian Institution Press.
- DILLEHAY, Tom D., et Michael COLLINS, 1991 : « Monte Verde, Chile: a comment on Lynch ». *American Antiquity* 56(2) : 333-341.
- DJINDJIAN, François, Janusz KOSLOWSKI et Marcel OTTE, 1999 : *Le Paléolithique supérieur en Europe*. Paris, Armand Colin.
- FELL, Barry, 1989 : *America B. C.: Ancient Settlers in the New World*. New York, Pocket Books.
- FIEDEL, Stuart J., 1999 : « Older than We Thought: Implications of Corrected Dates for Paleoindians ». *American Antiquity* 64(1) : 95-115.
- FURET, François, 1995 : *Le passé d'une illusion : Essai sur l'idée communiste au XX^e siècle*. Paris, Robert Laffont/Calmann-Lévy.
- GREENMAN, Emerson Frank, 1960 : *The North Atlantic and Early Man in the New World*. Michigan Archaeologist 6(2) : 19-39.
- , 1963 : « The Upper Palaeolithic and the New World ». *Current Anthropology* 4(1) : 41-91.
- GRONDIN, Norman, 1998 : « Kennewick, 9000 ans de solitude ». *Québec-Science*, mars : 32-34.
- , 1998 : « Le chemin de l'Amérique ». *Québec-Science*, février : 18-19.
- GRÜHN, Ruth, et Alan L. BRYAN, 1991 : « A review of Lynch's description of South American Pleistocene sites ». *American Antiquity* 56(2) : 342-348.
- GUIDON, Niède, et al., 1996 : « Nature and Age of the Deposits in Pedra Furada, Brazil: reply to Meltzer, Adovasio & Dillehay ». *Antiquity* 70(268) : 408-421.
- HART HANSEN, Jens Peder, 1997 : « Repatriation of ancient human remains. Recent cases from the Arctic region », in Rolf Gilberg et Hans-Christian Gulløv (dir.), *Fifty Years of Arctic Research: Anthropological studies from Greenland to Siberia*. Department of Ethnography, National Museum of Denmark, Copenhagen, coll. Ethnographical Series 18 : 141-148.
- HOPKINS, David M., 1996 : « Introduction: The concept of Beringia », in Frederick Hadleigh West (dir.), *American Beginnings: The prehistory and palaeoecology of Beringia*. The University of Chicago Press, Chicago, p. xvii-xxi.
- HOPKINS, David M., et al., 1982 : *Paleoecology of Beringia*. New York, Academic Press.
- KOHL, Philip L., 1998 : « Nationalism and Archaeology: On the construction of nations and the reconstructions of remote past », in William H. Durham, E. Valentine Daniel et Bambi B. Schielfelin (dir.), *Annual Review of Anthropology* (Palo Alto, Ca.) 27 : 223-246.
- LAMING-EMPERAIRE, Annette, 1980 : *Le Problème des origines américaines : Théories, hypothèses, documents*. Paris, Maison des sciences de l'Homme et Presses universitaires de Lille, coll. Cahiers d'archéologie et d'ethnologie d'Amérique du Sud.
- LAVALLEE, Danièle, 1995 : *Promesse d'Amérique : La préhistoire de l'Amérique du Sud*. Paris, Hachette.
- LYNCH, Thomas F., 1991 : « Lack of evidence for glacial-age settlement of South-America: reply to Dillehay and Collins and Gruhn and Bryan ». *American Antiquity* 56(2) : 348-355.
- MARIENSTRAS, Élise, 1976 : *Les Mythes fondateurs de la nation américaine : essai sur le discours idéologique aux États-Unis à l'époque de l'Indépendance, 1763-1800*. Paris, François Maspero.
- MELTZER, David J., James M. ADOVASIO et Tom D. DILLEHAY, 1994 : « On a Pleistocene human occupation at Pedra Furada, Brazil ». *Antiquity* 68(261) : 695-714.
- MELTZER, David J. et al., 1997 : « On the Pleistocene Antiquity of Monte Verde, Southern Chile ». *American Antiquity* 62(4) : 659-663.
- NEWSWEEK, 1999 : « The First Americans ». New York, 26 avril.
- NICHOLAS, George P., et Thomas D. ANDREWS, 1997 : *At a Crossroads: Archaeology and First People in Canada*. Burnaby (B.C.), Archaeology Press, Simon Fraser University, Publication 24.
- NICHOLS, Johanna, 1990 : « Linguistic diversity and the first settlement of the New World Language ». *Journal of the Linguistic Society of America* (Baltimore) 66(30) : 475-521.
- OLIVIER, Laurent, 1999 : « The Origins of French Archaeology ». *Antiquity* 73(279) : 176-183.
- OTTE, Marcel, 1996 : *Le Paléolithique inférieur et moyen en Europe*. Paris, Armand Colin.
- PLUMET, Patrick, 1979 : « Ethnologues et archéologues face aux revendications ethniques : nationalisme ou ethnicisme ? Point de vue personnel d'un archéologue ». *Recherches amérindiennes au Québec* 9(3) : 195-202.
- , 1981 : « Archéologie, nationalisme et ethnicisme », in *Supplément annuel de l'Encyclopædia Universalis en 1982*. Encyclopædia Universalis, Paris, p. 419-420.
- , 1984 : « Les "biens archéologiques" ces faux-témoins politiques. Archéologie, nationalisme et ethnicisme », in *Archéologie, pouvoirs et sociétés : Table ronde organisée dans le cadre du colloque "La pratique de l'anthropologie aujourd'hui"*. CNRS, Paris, p. 41-47.
- , 1986 : « L'archéologie et les minorités ethno-culturelles au Canada ». *Études canadiennes / Canadian Studies* 21(2) : 23-30.
- , 1994a : « Compte rendu de "Préhistoire de la côte nord du Pérou. Le Paijanien de Cupisnique". Claude Chauchat avec la collaboration de Jean-Paul Lacombe, Pierre-Yves Demars, Santiago Uceda et Carlos Deza ». *Recherches amérindiennes au Québec* 24(1) : 163-165.
- , 1994b : « Le premier peuplement de l'Amérique et de l'Arctique : État des problèmes ». *Bulletin de la Société préhistorique française* (Paris) 91(4) : 228-239.
- , 1996 : « L'Esquimaux : essai de synthèse de la préhistoire de l'Arctique esquimaux ». *Revista Arquelogia Americana* (Costa Rica) 10 : 7-51.
- , 1999a : « Archéologie et droits des premières nations », in *La Science au présent : 2000*. Encyclopædia Universalis, Paris, p. 210-214.
- , 1999b : « Compte rendu de "At a Crossroads. Archaeology and the First People in Canada". George P. Nicholas et Thomas D. Andrews, éd. ». *Recherches amérindiennes au Québec* 20(1) : 116-118.

- , 1999c : « Un premier objet préhistorique découvert en Islande », in *La Science au présent : 2000. Encyclopaedia Universalis*, Paris, p. 37-38.
- PLUMET, Patrick, et Vladimir PITULKO, 1998 : « Review of "American Beginnings: The Prehistory and Palaeoecology of Beringia". Ed. by Frederick Hadleigh West ». *Arctic Anthropology* 35(2) : 227-234.
- POISSON, Georges, 1953 : *L'Atlantide devant la science : Étude de préhistoire*. Paris, Payot, coll. Bibliothèque scientifique.
- ROUCAUTE, Georges, 1999 : *Les démagogues de l'Antiquité à nos jours*. Plon, Paris.
- ROULAND, Norbert, 1978 : *Les Inuit du Nouveau-Québec et la convention de la Baie James*. Québec, Association Inuksuitit Katimajuit et Centre d'études nordiques, Université Laval.
- SCARRE, Chris, 1999 : « Archaeological theory in France and in Britain ». *Antiquity* 73(279) : 155-161.
- SELLET, Frederic, 1998 : « The French connection : Investigating a possible Clovis-Solutrean link ». *Current Research in the Pleistocene* (Corvallis) 15 : 67-68.
- SORENSEN, John L., et Martin H. RAISH, 1990 : *Pre-Columbian Contact with the Americas Across the Oceans. An annotated bibliography*. Provo, Research Press, 2 vol.
- STANFORD, Dennis, 1982 : « A critical review of archaeological evidence relating to the antiquity of the human occupation of the New World », in D. H. Ubelaker et H. J. Viola (dir.), *Plain Indian Studies. A collection of essays in honour of John C Ewers and Waldo R. Wedel*. Smithsonian Contributions to Anthropology 30, Smithsonian Institution Press, Washington DC.
- , 1983 : « Pre-Clovis occupation south of the ice sheets », in Richard Shutler (dir.), *Early Man in the New World*. Sage Publications, Beverly Hills, p. 65-72.
- STANFORD, Dennis J., et Jane S. DAY, 1992 : *Ice Age Hunters of the Rockies*. Niwot (Col.), Denver Museum of Natural History and University Press of Colorado.
- STOCZKOWSKI, Wiktor, 1994 : *Anthropologie naïve, anthropologie savante. De l'origine de l'Homme, de l'imagination et des idées reçues*. CNRS, Empreintes de l'homme.
- SWEDLUND, Alan, et Duane ANDERSON, 1999 : « Gordon Creek woman meets Kennewick man: New interpretations and protocols regarding the peopling of the Americas ». *American Antiquity* 64(4) : 569-576.
- WEST, Frederick Hadleigh, 1996 : « Beringia and the New World Origins. The Archaeological Evidence », in Frederick Hadleigh West (dir.), *American Beginnings: The Prehistory and Palaeoecology of Beringia*. The University of Chicago Press, Chicago, p. 537-559.

Le site Mandeville à Tracy

Variabilité culturelle des Iroquois du Saint-Laurent

Claude Chapdelaine

Département d'anthropologie, université de Montréal



Le site Mandeville fut occupé entre 1425 et 1525 AD. L'analyse du site et des témoins, en comparaison avec les autres sites iroquois laurentiens, a permis à l'auteur de définir trois provinces culturelles de la Laurentie iroquoienne.

Collection *Signes des Amériques* n° 7.
Un volume de 295 pages comprenant 131 tableaux, 91 figures, 46 planches, une bibliographie et un index.

19,05 \$ (taxes et port inclus)

Recherches amérindiennes au Québec 6742, rue Saint-Denis Montréal (Québec) H2S 2S2

attention the interesting parallels between the religion of the Plains tribes and that of the missionaries who sought to convert them.

Le cercle sans fin. Naissance et renaissance dans le système de croyances lakota

William K. Powers

Dans cet article, William K. Powers analyse les concepts de naissance, de vie, de mort et de renaissance parmi les Lakotas. Il souligne l'influence de la religion sur l'identité tribale et insiste sur la continuité plutôt que sur le changement. Selon l'auteur l'idée du cercle joue un rôle important dans la structuration des rituels et des croyances lakotas. La vie est perçue comme un voyage circulaire, les différents stades du développement humain étant marqués par les directions cardinales, le symbolisme des couleurs, le déroulement des saisons. Le cercle de la vie, sous forme d'un cercle sans fin, définit l'identité métaphysique des Lakotas. Leurs sept rites sacrés sont fondés sur le symbolisme du cercle. La vie et la mort sont perçues comme des événements qui s'inscrivent sur le cercle éternel. L'idée du cercle est analysée à deux niveaux, horizontal et vertical. Selon l'auteur, « tandis que le plan horizontal est une représentation du caractère mortel des êtres humains, le plan vertical a trait à l'immortalité ».

The Eternal Round: Birth and Rebirth in Lakota Belief

William K. Powers

In this article, William K. Powers discusses Lakota concepts of birth, life, death and rebirth. He stresses the influence of religion on tribal identity and emphasizes continuity rather than change. According to the author, the idea of roundness plays a very important role in structuring Lakota beliefs and rituals. Life is perceived as a circular journey, the different cycles of human development being marked by cardinal directions, color symbolism and seasonality. The cycle of life, in the form of the "eternal round" defines Lakota metaphysical identity. All seven sacred rituals are based upon the symbolism of the circle. Life and death appear as an "incidence" on the eternal round. The idea of the circle is analyzed on two planes, the horizontal and the vertical. According to the author "just as the horizontal plane is a statement about mortality, the vertical plane represents immortality".

Cérémonies, prières et médias : perspectives autochtones

Jean-Guy Goulet

Cet article est à la recherche des raisons qui expliquent la ferme résistance des

autochtones nord-américains dit « traditionalistes » à la présence des médias et à l'enregistrement par des moyens électroniques de leurs cérémonies traditionnelles et de leurs prières. Trois raisons expliquent en partie cette résistance. Premièrement le refus d'offrir l'héritage autochtone à une consommation touristique ou médiatique. Deuxièmement le refus de s'assimiler à la culture dominante : refuser la présence des médias c'est aussi par le fait même afficher son identité d'autochtone traditionaliste, par opposition à ceux et celles, autochtones ou non, qui ne la partagent pas. Troisièmement le refus de privilégier la perspective de l'observateur par rapport à celle du participant pleinement engagé dans la cérémonie. L'auteur appuie ses réponses sur une analyse de cas de situations rencontrées parmi les Cris, les Lakotas, les Dénés et d'autres autochtones.

Native North American Perspectives on Aboriginal Ceremonies, Prayer, and Media

Jean-Guy A. Goulet

This article explores reasons for the recurrent Native North American "traditionalist" ban on media coverage and various forms of electronic recording of ceremonies and prayers. Three fundamental reasons explain partly this resistance. First, traditionalists do not want to market their heritage as a tourist curiosity or a live exotic show. Second, traditionalists do not want to identify with the dominant culture. Banning media coverage of their ceremonies is an effective way to distance themselves from that Euro-North American culture. Third, traditionalists promote the view that a true appreciation of their ceremonies is gained from the perspective of the individual who experiences them from within and lost from the viewpoint of the observer content to record their external expressions. The discussion is based on an analysis of the media coverage of the ceremonies of the Cree, Dene, Lakota, and other aboriginal groups.

Identité, politique et spiritualité : Entretiens avec quelques leaders ojibwas du nord du lac Huron

François Boudreau

Dans la région des Grands Lacs où le contact entre Amérindiens et Eurocanadiens est fort ancien, la culture et la religion traditionnelles des Ojibwas se sont depuis longtemps déstructurées. Néanmoins, on constate actuellement chez les Ojibwas contemporains une volonté de ré-instituer une culture autochtone distincte. Cette recomposition et cette forme de renaissance se font à partir d'éléments culturels

hétérogènes. Pour comprendre comment s'opère cette recomposition, l'auteur a interrogé vingt et un leaders ojibwas du Conseil tribal de la rive nord du lac Huron et de deux institutions anishnaabe d'enseignement supérieur de Sudbury. À partir de ces entretiens, il met en évidence les conceptions identitaires de ces leaders et le sens que ceux-ci donnent à certains concepts autochtones pour aboutir à une critique de la démocratie représentative de type occidental. Poursuivant son questionnement sur le rapport que ces Ojibwas établissent entre eux-mêmes et le reste de la nature, l'auteur montre que, pour certains leaders, il s'agit de conférer à leur projet d'autonomie politique la dimension spirituelle qu'avait la culture de leurs ancêtres. Par là même, ils refusent la modernité occidentale du politique, modernité qu'ils trouvent anormale sinon amorphe et anti-démocratique.

Identity, Politics and Spirituality: Discussions with Some Ojibwa Leaders from Northern Lake Huron

François Boudreau

Contact between Native American and Euro-Canadian in the Great Lakes Region is over 400 years old. Traditional aboriginal culture and religion have long been in a dismal state. Recently, however, with respect to contemporary Ojibwa culture, we are witnessing a will to reconstruct and reinstitute a distinct aboriginal culture. This Renaissance proceeds from heterogeneous cultural elements. To understand how this reconstruction proceeds, the author interviewed twenty-one Ojibwa leaders from the North Shore Tribal Council on Lake Huron and from two anishnaabe higher education institutes in Sudbury. Based on a content analysis of the interviews, he underlines the conception those leaders hold their identity and the "aboriginal" meaning they give to certain concepts. This leads to a criticism of representative democracy as practised in the Western world. The analysis also looks at the relationship between the Ojibwa and nature. The author demonstrates that, to some Ojibwa leaders, the political project of self determination is pursued with a will to reintroduce a traditional-ancestral-spiritual dimension. He suggests that some Ojibwa leaders refuse to accept the political modernity of the Western world, modernity which they find abnormal if not amoral and anti-democratic.

Archéologie, politique et révisionnisme : une « première nation » européenne en Amérique ?

Patrick Plumet

Deux découvertes, celle de l'Homme de Kennewick aux États-Unis et celle d'un

micronucléus de type paléoarctique en Islande, ainsi que le recyclage d'une vieille théorie sur une origine paléolithique européenne d'un premier peuplement de l'Amérique sont examinés. L'article essaye de comprendre la démarche des chercheurs et le contexte sociopolitique dans lequel sont présentées, discutées et exploitées idéologiquement ces nouvelles données et leurs premières interprétations. Quelques réflexions sont proposées

au sujet de l'exploitation extra-scientifique et idéologique qui se développe à partir de ces « scoops » officieux de la préhistoire.

**Archaeology, Politics and Revisionism:
A European "First Nation" in America ?**

Patrick Plumet

Two discoveries, the Kennewick Man in the United States and a possible Paleoarctic micronucleus in Iceland, and the recycling of a very old theory about a European

Paleolithic origin for the first peopling of the Americas are examined. This paper tries to understand the scholars' approaches and the sociopolitical context in which these new data and their first interpretations are presented, discussed and ideologically exploited. Some reflections are offered concerning the extrascientific and ideological exploitation of these non-official prehistoric "scoops".

Affiquets, matachias et vermillon Ethnographie illustrée des Algonquiens du nord-est de l'Amérique aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles.

.....
par Marc Laberge

Illustrations de François Girard

À quoi ressemblaient les Algonquiens lorsque Champlain a fondé Québec en 1608 ? Comment étaient-ils vêtus, coiffés, maquillés ? Quels types d'ornements et de décos portaient-ils ? Comment vivaient-ils ?

Marc Laberge

Illustrations de François Girard

Affiquets,
matachias et
vermillon

Ethnographie illustrée
des Algonquiens
du nord-est de l'Amérique
aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles



Collection Signes des Amériques

Recherches amérindiennes au Québec

Marc Laberge et François Girard ont joint leurs recherches et leurs talents pour répondre à ces questions et tenter de créer une nouvelle iconographie documentée des Algonquiens de la Nouvelle-France.

Un volume de 227 pages contenant plus de 120 illustrations.

Collection « Signes des Amériques », n° 11

30 \$ (tps et frais de port inclus)

Faire parvenir votre commande accompagnée d'un chèque à :

Recherches amérindiennes au Québec
6742 rue Saint-Denis Montréal QC H2S 2S2

Les auteurs

François Boudreau détient un doctorat en sociologie de l'Université du Québec à Montréal. Professeur agrégé à l'Université Laurentienne depuis 1989 (Service social), il termine présentement la préparation d'un cours d'introduction aux Ojibwas de la région des Grands Lacs, qui sera accessible sur Internet, et collabore à un projet d'enseignement avec l'École nationale des travailleurs sociaux de Dakar au Sénégal. Au nombre de ses publications : en coll. avec F.-X. Ribordy, « Opération Rainbow : saga judiciaire sur fond de pluralisme juridique », in F.-X. Ribordy (dir.), *La nature et la loi : le pluralisme juridique dans la gestion de la nature* (Sudbury, Presses de l'Université Laurentienne, 1999 : 141-175) ; en coll. avec H. Nabigon, « Se réapproprier l'esprit : l'autonomie gouvernementale, le paradigme culturel et l'intervention sociale » (*Reflets*, vol. 6, no 1, 2000). Courriel : fboudreau@hotmail.com

Giulia Bogliolo Bruna, du Centro Studi Americanistici de Pérouse, historienne et journaliste, est membre, entre autres, du Comité de rédaction de *Thule* et de *Il Polo*. Elle détient un doctorat de philologie classique de l'université de Gênes et travaille dans le domaine de l'ethnohistoire en s'intéressant tout particulièrement aux premières rencontres entre Inuits et Européens. Parmi ses très nombreuses publications, « H. Melville. Profili di donne » (*Amadeus*), « Andre Thevet, Les Singularités de la France Antarctique » (*Diabasis*), « Alla ricerca della quadratura del Circolo Polare. Testimonianze e Studi in onore di Jean Malaurie » (*Il Polo*). Adresse postale : 49 rue Frémicourt, Paris 75015. Tél. et fax : 00 33 1 44 49 06 10

Jacques Galinier, docteur d'État, École pratique des hautes études en sciences sociales (Paris), est directeur de recherche au CNRS (Paris) et membre du Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative de l'université de Paris X - Nanterre. Il enseigne par ailleurs au département d'ethnologie, d'ethnomusicologie et de préhistoire de cette même université. Depuis 1969, ses recherches portent surtout sur les groupes otomis et mazahuas. Dirigée tout d'abord vers les rapports entre image du corps, rituel et vision du monde, sa réflexion porte actuellement sur les conceptions indigènes de la vie psychique, les relations entre savoir implicite et explicite, dans le cadre d'une réflexion plus large sur les « métapsychologies indigènes ». Il a publié entre autres *La Moitié du Monde. Le corps et le cosmos dans le rituel otomi* (Paris, PUF, 1997), « From Montezuma to San Francisco. The Wi:gita ritual in Papago (Tohono O'odham) religion » (*Journal of the Southwest* 4 : 486-538, 1991) ; « Le prédateur céleste. Notes sur le sacrifice mazahua » (*Journal de la Société des américanistes* LXX : 153-166, 1985).

Courriel : galinier@isis.mae.u-paris10.fr

Jean-Guy Goulet, Ph.D. (Yale University), est professeur d'anthropologie à l'université Saint Paul (Ottawa). Il s'intéresse aux multiples facettes des identités amérindiennes telles que construites dans le contexte de relations entre les peuples aborigènes du Canada et les Euro-Nord-Américains. Il a publié de nombreux articles sur ces questions dans des revues savantes ainsi que deux livres : *Being Changed by Cross-Cultural Encounters: The Anthropology of Extraordinary Experience* (Peterborough, ON, Broadview Press, 1994, réimp. 1998) et *Ways of Knowing Experience, Knowledge and Power among the Dene Tha* (Vancouver, University of British Columbia Press, 1998).

Courriel : goulet@ustpaul.uottawa.ca

Martin Hébert prépare actuellement un doctorat en anthropologie à l'Université de Montréal sur les bases imaginaires de l'action socio-politique chez les Tlapanèques du Guerrero. Il a également travaillé dans des communautés tzeltales du Chiapas où il s'est intéressé au processus de mobilisation qui a conduit au soulèvement zapatiste de 1994. Cette recherche a donné naissance à un mémoire de maîtrise intitulé *Discours, conflit et mobilisation sociopolitique dans trois communautés zapatistes de la Selva Lacandona* déposé au département d'anthropologie de l'Université de Montréal en 1997. Courriel : martin.hebert@sympatico.ca

Patrick Plumet, docteur d'État en archéologie préhistorique, Université de Paris I - Sorbonne, est professeur au département des sciences de la terre et de l'atmosphère de l'Université du Québec à Montréal. Il a

dirigé des programmes de recherche dans le Québec arctique depuis 1967 et participé à des missions au Groenland, en Sibérie, en Alaska, au Mexique et en Afrique. Longtemps directeur du Laboratoire d'archéologie de l'UQAM, qu'il a contribué à créer en 1970, il a publié de nombreux ouvrages et articles dans la collection Paléo-Québec et dans diverses revues scientifiques. Coauteur de *La Préhistoire* (Bruxelles, De Boeck, 1998), il a également construit un site Web (<http://www.unites.uqam.ca/taulauk>) qui donne accès à une partie des résultats non publiés du programme interdisciplinaire Tuvaluk, dont il a été le coordonnateur de 1975 à 1980, dans le Québec arctique (Nunavik). Courriel : plumet.patrick@uqam.ca.

William K. Powers, Ph.D. (Pennsylvania University), est un ancien professeur émérite du département d'anthropologie de Rutgers University, New Jersey. Il est l'auteur de vingt-cinq livres portant sur les Amérindiens, notamment : *Oglala Religion et Yuwipi: Vision and Experience in Oglala Ritual* (trad. française : Paris, Éditions du Rocher, 1994). Il est également l'auteur de plus de deux cents articles publiés en Amérique et en Europe par des revues d'ethnologie, d'ethnohistoire, et de sciences humaines. Il a écrit une pièce de théâtre, « Collections », qui a été jouée au *Ice House Theater* à St. Joseph, Missouri. Il dirige actuellement *Lakota Books*, une collection de textes (certains bilingues) consacrés aux Lakotas, à leur culture et à leur histoire, et son travail de terrain dans la réserve de Pine Ridge (Dakota du Sud) couvre une période de plus de cinquante ans. Courriel : powersmw@lakotabooks.com

Joëlle Rostkowski, docteur d'État, École des hautes études en sciences sociales (Paris), ethnohistorienne, est l'auteure de : *Le Renouveau indien aux États-Unis* (L'Harmattan, 1986 ; nouvelle édition augmentée à paraître, Albin Michel, 2000), *Les Indiens dans l'histoire américaine* (Armand Colin, 1996, en coll. avec Nelly Delanoë) et *La Conversion inachevée, Les Indiens et le christianisme* (Albin Michel, 1998). Pour l'UNESCO, elle a assuré l'édition de *Destins croisés, cinq siècles de rencontres avec les Amérindiens* (Albin Michel / UNESCO, 1992). Elle a coordonné de nombreux travaux de recherche, en particulier pour la *Revue française d'études américaines* (« Les Indiens, contextes et perspectives », no 38, 1988) et pour l'EHESS (« Des Indiens sans histoire », in *Chantiers d'histoire américaine*, Belin, 1993, en coll. avec N. Delanoë et Ph. Jacquin). Elle a aussi réalisé un numéro consacré aux Indiens sur la scène internationale pour l'*European Review of Native American Studies* (1995, 9 : 2). Courriel : antenna@easynet.fr

Colin Taylor étudie l'histoire et la culture des Indiens des Plaines depuis plus de quarante ans. Il s'intéresse aujourd'hui aux arts du textile, aux armes et au symbolisme des Indiens des Plaines. Il est l'auteur de nombreuses publications et conférences tant en Europe qu'en Amérique du Nord. Au nombre de ses livres : *The Plains Indians* (1994), *Native American Life* (1996), *Native American Arts and Crafts* (1995), *Buckskin and Buffalo* (1998), *With Eagle Tail* (en coll. avec H. Dempsey, 1999) – tous chez Salamander Books Ltd, London. Il est également l'auteur de « The Indian Hobbyist Movement in Europe », *Handbook of North American Indians*, vol. 4, Smithsonian Institution (W. E. Washburn, dir.), et il rédige actuellement un ouvrage sur les armes amérindiennes, à paraître chez Salamander Books. Adresse postale : 11 High Wickham, Old Town, Hastings, East Sussex TN35 5PB. Tél. et fax : (01424) 428083

Veronica E. Velarde Tiller, Ph.D. (University of New Mexico, Albuquerque), est membre de la nation apache jicarilla du Nouveau-Mexique. Elle est présidente et directrice de Tiller Research Inc. et des éditions Bow Arrow à Albuquerque, spécialisées dans les recherches économiques, sociales et culturelles pour les nations indiennes, les organismes fédéraux et le secteur privé. Elle est l'auteure de *The Jicarilla Apache Tribe, A History* (Lincoln, University of Nebraska Press, 1983, 1992) et de *Tiller Guide to Indian Country: Economic Profiles of American Indian Reservations* (Albuquerque, Bow Arrow Publishing Co, 1996). Courriel : info@tillerrresearch.com

Reproduced with permission of the copyright owner. Further reproduction prohibited without permission.